



**PARLE-LEUR
DE BATAILLES,
DE MÉTÉORES
ET DE CAVIAR
D'AUBERGINE**

7 PHOTOGRAPHES
UKRAINIENS

ALEX BLANCO,
MAXIM DONDYUK,
YANA KONONOVA ,
OLGA KUKUSH,
OKSANA NEVMERZHITSKA,
ELENA SUBACH,
DARIA SVERTILOVA

Les artistes racontent les perroquets de papier accrochés par les jeunes aux murs des habitats collectifs de Kiev. Ils racontent aussi la grossesse et la solitude des femmes. Les hôpitaux qui pourraient fondre comme des Jésus en sucre. La recette du caviar d'aubergine à Odessa. De l'ail, du poivre, quelques poivrons. La météorite que les habitants attendent, crucifix à la main, à Chervonohrad. Les corps nus – si longtemps interdits. Ils racontent la nuit, la mer et enfin la neige qui sera bientôt recouverte par la poésie de Lao Tseu.

Depuis plusieurs semaines, des questions nous taraudent. Que peut-on montrer de la création ukrainienne aujourd'hui ? Quel regard les artistes ont-ils sur leurs précédentes séries ? Comment ces œuvres résonnent-elles dans un pays en guerre ? Ces questions ont été posées aux artistes et accompagnent une exposition de photographies prises avant février 2022.

Odesa Photo Days est un festival international de photographie contemporaine basé en Ukraine ainsi qu'une plateforme pédagogique. Il porte sur le devant de la scène la photographie ukrainienne et crée du lien entre les artistes, commissaires et chercheurs de différentes parties du monde : Europe de l'Est, Europe de l'Ouest, Asie centrale, Asie du Nord-Est, États-Unis.

La huitième édition du festival devait se dérouler à Odesa du 19 au 22 mai 2022. L'invasion militaire de la Russie en Ukraine, cependant, a tout changé. Le 24 février 2022, une guerre généralisée a débuté en Ukraine. Désormais, Kateryna Radchenko, directrice et commissaire de Odesa Photo Days et l'équipe du festival travaillent à relayer à travers le monde la situation en Ukraine et à soutenir les photographes documentaires et les artistes-photographes touchés par la guerre.

ALEX BLANCO

Meat, Fish and Aubergine Caviar, 2016-2019



Née à Odessa
en 1988

Alex Blanco a quitté Odessa à l'âge de 16 ans. La ville située sur le littoral de la mer Noire disposait de tout en abondance : du poisson, du soleil, des peaux hâlées.. Ses parents étaient aux prises avec des problèmes émotionnels. Son père a noyé ses soucis dans l'alcool et sa mère narcissique a été happée par ses propres fêlures.

Meat, Fish and Aubergine Caviar est un projet dans lequel Alex Blanco crée un univers utopique pour ses parents et pour elle-même, un univers où la vie est belle et à la hauteur des espoirs de chacun. L'œil de l'artiste a transformé ses parents en des personnages différents. Devant son objectif, sa mère devient une actrice célèbre et son père, un super-héros.

Stimultania : Que pouvons-nous montrer de la création ukrainienne aujourd'hui ?

Alex Blanco : Nous avons tant de créatifs en Ukraine : des créateurs de mode, des réalisateurs, des éditeurs et des photographes incroyablement talentueux qui s'attachent à promouvoir la culture ukrainienne partout dans le monde. Et ils ont tous besoin d'aide et de soutien, dès à présent. Par exemple, Rodovid, éditeur de livres artistiques basé à Kiev, accepte des dons pour pouvoir continuer de créer des publications et promouvoir des artistes ukrainiens. Il y a également le MOKSOP (le musée de l'École de photographie de Kharkiv) qui a dû évacuer ses archives afin de les préserver. Nous devons faire entendre les luttes auxquelles nous sommes confrontés. Et j'ai vu que

l'ancienne directrice de mode de Vogue Ukraine, Julie Pelipas, qui vient de Marioupol, a dressé une liste des ukrainiens issus de différents secteurs de la création et a présenté leurs portfolios sur community.bettter.us afin de leur permettre d'être engagés sur des missions. Nous pouvons tous, à notre propre échelle, aider les créatifs ukrainiens en partageant simplement leur travail de sorte qu'ils puissent avoir suffisamment de visibilité pour recevoir l'aide dont ils ont besoin.

S. : Qu'est-ce qui est important ?

A.B. : Continuer de créer car l'art a toujours été une forme de résistance et une forme de protestation individuelle contre l'agression. L'art nous permet également en ces temps difficiles de ne pas devenir fous et de rester ancrés. À titre personnel, je pense qu'il est encore plus essentiel de promouvoir la culture

ukrainienne partout où nous le pouvons. Pour moi, il est également important de donner l'intégralité des bénéfices de la vente de mes épreuves aux différentes organisations bénévoles œuvrant en Ukraine et d'aider les personnes en leur apportant tout ce dont elles ont besoin maintenant, qu'il s'agisse d'une aide financière, d'un conseil ou d'une recommandation professionnelle.

S. : Comment voyez-vous cette « vieille » série ?

A.B. : Cette « vieille » série n'a jamais été aussi actuelle et nouvelle. Avant la guerre, mon projet *Meat, Fish and Aubergine Caviar* était d'abord pour moi une façon d'évoquer mon histoire familiale et dans un second temps une façon de présenter la culture et la cuisine d'Odessa. Après la guerre, ma position s'est inversée car je sais qu'il est désormais temps d'exprimer haut et fort mon amour pour mon pays magnifique et pour la ville. Tout le monde doit savoir combien l'Ukraine est incroyable, combien le pays abrite de nombreux talents et combien notre culture est à des années-lumière de la culture russe contrairement à ce que la propagande a tenté de le faire croire pendant des décennies.

S. : Comment ces œuvres résonnent-elles dans un pays en guerre, selon vous ?

A.B. : Je pense qu'elles donnent de l'espoir aux gens, l'espoir de revivre dans une Ukraine où la viande, le poisson et le succulent caviar d'aubergine existent en abondance. Elles nous rappellent que la culture ukrainienne est riche et

impressionnante. Notre pays compte 25 régions incroyablement diverses, chacune avec ses traditions uniques, ses croyances et sa délicieuse cuisine. La série *Meat, Fish and Aubergine Caviar*, par exemple, est très typique d'Odesa. À titre personnel, elle me donne l'énergie de résister à l'agression russe car je veux revoir mes parents. Nous serons réunis autour de la table de la salle à manger recouverte des croquettes à la viande de ma mère, de crêpes aux anchois de la mer Noire et de caviar d'aubergine étalé sur du pain de seigle, nous parlerons fort et nous nous prendrons dans les bras. À titre personnel, je pense qu'il est encore plus essentiel de promouvoir la culture ukrainienne partout où nous le pouvons. Pour moi, il est également important de donner l'intégralité des bénéfices de la vente de mes épreuves aux différentes organisations bénévoles œuvrant en Ukraine et d'aider les personnes en leur apportant tout ce dont elles ont besoin maintenant, qu'il s'agisse d'une aide financière, d'un conseil ou d'une recommandation professionnelle.

S. : Comment voyez-vous cette « vieille » série ?

A.B. : Cette « vieille » série n'a jamais été aussi actuelle et nouvelle. Avant la guerre, mon projet *Meat, Fish and Aubergine Caviar* était d'abord pour moi une façon d'évoquer mon histoire familiale et dans un second temps une façon de présenter la culture et la cuisine d'Odessa. Après la guerre, ma position s'est inversée car je sais qu'il est désormais temps d'exprimer haut et fort mon amour pour mon pays magnifique et pour la ville. Tout le monde doit savoir combien l'Ukraine est incroyable, combien le pays abrite de nombreux talents et combien notre culture est à des années-lumière de la culture russe contrairement à ce que la propagande a tenté de le faire croire

MAXIM DONDYUK

Between Life and Death, 2017



Né à Slavouta en 1983

La guerre déchaîne toutes les forces destructrices de l'humanité contre elle-même. Quelle folie ! La guerre engendre le vide. L'esprit d'une personne traumatisée suite à une guerre est aussi dévastée que ces paysages déserts, qui continuent leur existence, incompris et oubliés.

Between Life and Death est une réflexion sur les guerres, dans lesquelles l'humanité s'est enlisée. Ici, ce sont les territoires de l'est de l'Ukraine qui ont été dévastés. Ces zones, où se trouvaient des écoles, des hôpitaux, des usines, des checkpoints, ont été le théâtre d'affrontements sanglants. Ils sont désormais abandonnés dans un silence absolu.

Cette série évoque les cicatrices que les guerres laissent dans les âmes humaines. Elle parle de vide et de solitude. Les guerres changent tout et tout le monde. Les soldats qui en reviennent sont le plus souvent oubliés par leur administration et incompris par leur famille et leurs amis. La population civile qui a fait face à la guerre a subi d'énormes traumatismes. Ces habitants ont dû quitter leur foyer avec leur peur, leur colère, leur douleur. Qui a gagné et qui a perdu n'est pas la question. Il ne reste que la destruction.

Après avoir moi-même affronté la guerre, je ne voulais plus montrer son aspect sanglant et effrayant, ni la romantiser. Paradoxalement, le tumulte de la mort apparaît dans ces images dans le silence. J'ai choisi de photographier des paysages pour transmettre des sentiments plus profonds et plus intimes. Pour les personnes qui ont survécu à la guerre, les souvenirs du passé sont généralement plus douloureux que les batailles elles-mêmes.

YANA KONONOVA

Studies, 2018-2020



Née sur l'île Pirallakhi, Azerbaïdjan en 1977

***Studies* est un cycle de travaux explorant sur le mode fictionnel l'espace d'expression de personnages masculins à travers des études de silhouette. La Silhouette est utilisée ici non pas comme un moyen de questionner les gestes et les postures d'un point de vue anatomique mais comme une fiction ouvrant la voie à une remise en cause de la masculinité, à une étude de ses limites. Quelque part, les limites sont tournées vers l'extérieur et alors les sujets représentés s'expriment au dehors. Mais à un autre endroit, ils ne peuvent s'empêcher de se replier vers l'intérieur, plus au fond : le spectacle de violence devient de plus en plus incertain comme un effet de confusion et les limites se transforment en incision ou en blessure. En suivant cette blessure toujours plus profonde dont les origines sont plutôt poétiques, nous plongeons « en deçà » des normes culturelles qui définissent le rôle social joué.**

Je remercie tous les modèles qui ont pris part à cette expérience.

Stimultania : Que pouvons-nous montrer de la création ukrainienne aujourd'hui ?

Yana Kononova : Depuis le début de la guerre, j'ai participé à plusieurs expositions organisées pour lever des fonds en soutien aux forces armées ukrainiennes et à d'autres organismes caritatifs. En général, ces expositions présentent des œuvres dépeignant les horreurs de la guerre ou bien le monde dans lequel les Ukrainiens vivaient avant. Je ne sais pas s'il existe une alternative à cette transmission directe de la guerre et de la paix

lorsque tous les systèmes de représentation s'effondrent. Selon moi, il faut du temps avant que certaines réflexions puissent émerger sur la nature de cette guerre ainsi que sur le monde dans lequel nous vivions avant car désormais les récits sont si monstrueux que la seule réaction possible à cela est un sentiment de vide, de chagrin, de rage et également l'absence de la distance nécessaire pour le regard ou la transformation de cette absence en quelque chose d'autre...

S. : Qu'est-ce qui est important ?

Y.K. : Avant la guerre, j'ai passé

beaucoup de temps dans des contrées naturelles sauvages et l'esthétique champêtre est ce qui reflétait le moins ma présence là-bas. Au lieu de cela, j'ai ressenti une incroyable tension mentale comme si le psychisme était un barrage retenant le déferlement de quelque chose d'indéfini. Lorsque j'ai tenté de me décrire à moi-même ce à quoi cela ressemblait, seule la guerre m'est venue à l'esprit. Pour une raison que j'ignore, il me semblait que cette expérience était comparable à l'expérience de la guerre. Les premiers jours de la guerre, lorsque je suis partie rejoindre mes parents dans une ville située à trente kilomètres de Kiev, j'ai ressenti les vibrations basses de la terre là où Boryspil avait été bombardée. J'ai assisté à des explosions et j'ai vu le dépôt pétrolier de Vassylkiv prendre feu depuis mon balcon du quinzième étage. J'ai vu des flashes de lumière terrifiante au moment où des avions de chasse russes étaient abattus au même endroit dans le ciel de Vassylkiv.

Et pour une raison que j'ignore, je ne sais pas pourquoi c'était si important pour moi, j'ai essayé de répondre à la question : « La guerre est-elle similaire aux éléments de la terre, aux forces de la nature... ? ». Désormais, lorsque je voyage et travaille sur du matériel autour de la guerre à Boutcha, à Irpin ou à Gostomel et que j'ai l'impression que cette terrible odeur écœurante de métal brûlé et de chair humaine m'assaille les narines et pénètre mes cellules, je peux répondre catégoriquement non à cette question : la guerre ne ressemble pas aux forces de la nature même lorsque les deux coïncident – dans la façon dont la répartition des effets

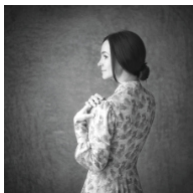
est influencée par le relief, par la direction du vent, par le climat. Mais la guerre est comme un pan de civilisation dans l'ombre, dystopique, qui s'exprime dans sa barbarie sur la planète, elle simule le pouvoir sur la vie et la mort.

S. : Comment voyez-vous cette « vieille série » ? Comment ces œuvres résonnent-elles dans un pays en guerre, selon vous ?

Y.K. : Comme le conflit m'a toujours plus intéressée que la liesse, mon rapport à ces œuvres n'est pas brisé. Dans un sens, elles disent que, dans certains cas, la cruauté, le traumatisme, la violence ne peuvent pas uniquement être représentés par des moyens documentaires mais que le théâtre (ou plutôt, son « double ») est un environnement plus adapté à cela car il est aussi cruel. Parce qu'il met la lumière sur ces aspects du conflit qui ne tombent pas dans le cadre de la fixation directe de la réalité, parce qu'il peut inclure des aspects que nous préférons ignorer. Il y a quelques jours, j'ai tourné un court épisode à Boutcha où le fils d'un homme assassiné – qui gisait dans l'herbe entouré du contenu d'un sac de nourriture éparpillé au sol – explique à des journalistes étrangers la raison pour laquelle son père n'a pas quitté la ville. On voyait bien qu'il avait déjà fait ça de nombreuses fois et son discours, ses gestes interpellant le public avec en arrière-plan une silhouette gisant silencieusement dont les cheveux gris étaient seulement agités par le vent, transformaient ce qui se passait en une mise en scène terrible, absurde, cruelle. Il m'a semblé à ce moment-là que la cruauté de cette scène évoquait la nature de la guerre d'une manière non moins manifeste que le plan d'un journaliste fixant le chagrin et la souffrance des gens car il s'agit là également d'une forme de découpage de la réalité.

OLGA KUKUSH

Scenography of pregnancy, 2019



Née à Marioupol en 1982

L'attente d'un heureux événement est cette période que nous appelons traditionnellement la grossesse. Mais cette magie a un revers dont nous ne pouvons pas parler. L'organisme d'une femme enceinte subit de grands changements - physiques, hormonaux, psychologiques. Les femmes doivent radicalement changer leur mode de vie et leurs habitudes. Elles abandonnent souvent leur carrière pour s'occuper de leurs enfants.

Attendre un enfant, c'est comme rester dans la salle blanche. La liberté est confinée par votre vulnérabilité. Vos mouvements, vos pensées, vos rêves, vos projets sont désormais circonscrits. Votre vie et votre monde se trouvent au-delà des limites de cette pièce. Vous pouvez

Stimultania : Que pouvons-nous montrer de la création ukrainienne aujourd'hui ? Qu'est-ce qui est important ?

Olga Kukush : Pendant cette période, ce qui est le plus important, selon moi, c'est de dire le plus de choses possible sur l'Ukraine, son existence, son identité. Chaque projet produit par des artistes ukrainiens porte un propos important. Leurs choix stylistiques peuvent et doivent attirer l'attention d'une audience mondiale. Nous devons faire entendre le problème ukrainien.

S. : Comment voyez-vous cette « vieille » série ?

O.K. : Cette série montre les sentiments que je ressentais

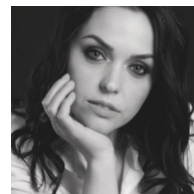
pendant une certaine période de ma vie. Pour moi ces sentiments font partie de ma vie passée, d'une histoire personnelle.

S. : Comment ces œuvres résonnent-elles dans un pays en guerre, selon vous ?

O.K. : Sentiment d'insécurité, peur du futur, perte d'un mode de vie habituel, désespoir, voici l'état d'esprit qui habite Scenography of Pregnancy. Et cet état d'esprit est partagé par un grand nombre d'Ukrainiens pendant la guerre.

OKSANA NEVMERZHITSKA

Hospital. Lost in time. 2020



Née en Ukraine

L'Ukraine se trouve au centre de l'Europe – dans la partie du monde moderne et développée. Mais lorsque vous arrivez dans les petites villes, vous avez parfois le sentiment de vivre à une autre époque. Il est difficile d'imaginer que nous sommes au 21^e siècle. Les hôpitaux de province par exemple. Un monde sans espoir d'ouverture, l'absurdité du contexte révélée par l'association des couleurs et une comparaison avec les possibilités et les technologies modernes. La peur et la douleur se ressentent dans l'air. La solitude. Un monde perdu dans le temps.

Stimultania : Que pouvons-nous montrer de la création ukrainienne aujourd'hui ?

Oksana Nevmerzhytska : La réalité atroce d'aujourd'hui se reflète déjà dans les œuvres d'artistes modernes et les imprégnera longtemps – la douleur, la peur, la destruction, la liberté, le courage, la force, la mort, la lutte, l'espoir... C'est ce que nous pouvons déjà voir dans les œuvres de la plupart des artistes ukrainiens qui vivent leur propre expérience, s'interrogent et témoignent de la nouvelle réalité dans leur art. Aujourd'hui, nous pouvons voir également les œuvres, la vision artistique de la période d'« avant »... Tout ce qui émouvait les gens, tout ce qui les passionnait, tout ce qui les faisait parler - leur état d'esprit avant que la guerre n'éclate en Ukraine. Et nous pouvons voir ces deux réalités

qui s'opposent.

S. : Qu'est-ce qui est important ?

O.N. : Ce qui est important, c'est d'avancer. Toute situation n'est qu'un bout d'histoire. Les événements forment la nouvelle réalité, renforcent ou modifient notre état d'esprit, le transforment – c'est l'éternel mouvement de la vie humaine. Tous les événements laissent leur trace dans l'art également, la volonté de l'artiste étant de préserver cette période, de développer et façonner une nouvelle réalité qui est en lien avec le passé et qui aura une incidence sur le futur. Ce qui compte ici, c'est le mouvement en avant et la renaissance car le mouvement, c'est la vie.

S. : Comment voyez-vous cette « vieille » série ?

O.N. : Ma série a été créée en 2020. Il était important pour moi de montrer que la réalité de mon pays, notamment dans les petites villes, est souvent en contradiction avec l'époque que nous vivons, comme un monde perdu dans le temps. J'aimerais que mon pays situé au cœur de l'Europe se développe et se modernise plus vite. Cela aurait alors une influence sur la qualité de vie des gens. Des hôpitaux pleinement opérationnels par exemple. Par le simple recours à la couleur et au contexte dans mes œuvres, ma volonté était de susciter des émotions et de sensibiliser sur ce sujet. Je voulais également donner un sens à ce que je ressens autour du lieu où les gens sont aidés, soignés, où leur vie est sauvée et, dans le même temps, autour des conditions qui depuis longtemps ne correspondent plus à l'époque, ne sont pas acceptables et évoquent parfois le désespoir et la colère.

Comment ces œuvres résonnent-elles dans un pays en guerre, selon vous ?

O.N. : Dans la situation que traverse actuellement mon pays, deux aspects ont une résonance particulière pour moi. Les hôpitaux sont surpeuplés – ce secteur subit une pression énorme. Et là immédiatement, il ne s'agit pas d'inconfort ou de conditions ; il s'agit de sauver des vies.

C'est dans les lieux qui manquaient d'équipements médicaux et de technologies modernes où l'effet sur le nombre de vies sauvées est le plus flagrant. Le passé soviétique est un autre aspect. C'est l'idéologie du comportement vis-à-vis de l'individu et la corruption qui sont à

l'origine de cet état du secteur médical. Nous sommes nombreux à souhaiter briser toutes les chaînes et nous délivrer de cet état d'esprit, de ces liens, de la corruption qui subsistent. L'objectif est de nous projeter dans les valeurs, les possibilités, les normes défendues en Europe, là où la vie de chacun a le plus de valeur.

J'exprime mon immense reconnaissance à tous les médecins, tous les professionnels de santé qui accomplissent leur devoir en temps de guerre, dans des conditions où le danger est constant et où la fatigue est très présente. Et je fais part de ma profonde gratitude à l'égard de tous les pays qui aident à sauver des vies en envoyant de l'aide médicale humanitaire.



Née à
Tchervonohrad
en 1980

ELENA SUBACH

Meteorite Berdychiv, 2018

Ce projet est une évocation du drame qui s'est déroulé dans le lieu d'où je viens. Une petite ville sans histoire devenue célèbre à cause d'un événement tragique : quatre enfants sont morts écrasés dans une salle de cinéma bondée pendant la projection du film Armageddon. Ce jour-là, quelques classes étaient venues voir le film et les nombreux enfants étaient impatients d'entrer dans la salle. Bruce Willis n'a pas sauvé le monde et la météorite est tombée quand même. J'ai même appris plus tard le nom de cette météorite.

Dans une autre petite ville, une personne dont le rêve le plus fou était de devenir astronome s'est construit un observatoire et est même parvenu à voir quelques astéroïdes jusque-là inconnus. En tant que découvreur, il a eu le droit de choisir le nom de ces corps célestes. L'astronome, fervent patriote, a nommé les astéroïdes en l'honneur des cantons de sa région. Aussi, quelque part au fin fond de l'espace se déplacent une météorite Zhitomir et une météorite Berdychiv. Et j'imagine que c'est l'une d'elles qui doit tomber sur la Terre et tout détruire.

Mon histoire parle de l'agitation suscitée par l'apocalypse, un état d'esprit commun aux personnes vivant dans des villes comme la mienne. Mon histoire parle de ce que nous attendons implacablement – un dieu, un héros, un sauveur ou une météorite imminente.

DARIA SVERTILOVA

Temporary homes, 2019



Née à Odessa
en 1996

Les cités-dortoirs sont les seuls types de logement social qui existent aujourd'hui en Ukraine. Elles ont été construites pendant l'ère soviétique et, depuis lors, les bâtiments et les conditions de vie n'ont pas beaucoup changé, à la différence de l'Ukraine et de sa population. Dans ce projet, j'explore la confrontation entre l'héritage soviétique et la nouvelle génération pro-occidentale.

Les bâtiments à l'aspect froid et uniforme de l'extérieur cachent des pièces différentes où les objets, dessins et affiches propres à chaque étudiant se mêlent aux intérieurs soviétiques. Les cités-dortoirs qui ne sont ni des maisons familiales ni des appartements loués sont comme un cocon, lieu de transition entre l'adolescence et la vie d'adulte.

Stimultania : Que pouvons-nous montrer de la création ukrainienne aujourd'hui ? Qu'est-ce qui est important ?

Daria Svertilova : Peu de temps après le début de la guerre, un grand nombre d'institutions artistiques, de médias et d'initiatives privées se sont intéressés aux artistes ukrainiens. Submergée par cette vague d'intérêt, je me suis demandée à un certain moment : « Mais où étiez-vous avant ? ». Pourquoi l'art ukrainien mérite-t-il d'être vu à tout prix (dans le contexte de la guerre) ? Chaque jour, nous voyons des images de bâtiments détruits, de civils tués, de réfugiés en fuite, de rues vides, de terre brûlée... Mon cœur est brisé lorsque je me rends compte que le monde associe

l'Ukraine à ces images. C'est pourquoi je pense que, dans le domaine de la création, il est important de montrer l'Ukraine paisible, l'Ukraine que nous avons perdue et que nous reconstruirons après la guerre.

Par ailleurs, je pense également que les artistes ukrainiens doivent être témoins de ce moment tragique, qu'ils doivent s'interroger et qu'ils doivent continuer de créer. Désormais, l'art agit même comme une thérapie – continuer de travailler, rester actifs, se distraire ; et puis l'art fera sens car il s'inscrira dans notre histoire.

S. : Comment voyez-vous cette « vieille » série ?

D.S. : Les premiers jours après le début de la guerre, je ne pouvais pas regarder

ces images sans fondre en larmes. Dans mon travail, je m'attachais à montrer la jeune génération d'Ukrainiens, notre avenir, qui est si violemment mise à mal. Je regardais les étudiants que je photographiais en me demandant s'ils étaient à l'abri, s'ils avaient quitté l'Ukraine, ce qu'ils pensaient aujourd'hui... J'ai ressenti une grande douleur en regardant ma série et, pour pouvoir gérer cette douleur, j'ai décidé de me mettre en contact avec les étudiants et d'enregistrer nos conversations Zoom. Je voulais leur demander où ils se trouvaient désormais, en quoi leur perception du foyer avait changé et comment ils se sentaient sur le plan psychologique. Le projet se poursuit donc dans un nouveau contexte tragique.

S. : Comment ces œuvres résonnent-elles dans un pays en guerre, selon vous ?

D.S. : Il y a quelques semaines, j'ai participé à une levée de fonds organisée par une imprimerie britannique qui collectait de l'argent destiné à des organisations humanitaires. L'une des photos que j'ai données était celle d'un immense bâtiment résidentiel à Odessa entouré de cités-dortoirs et situé tout près de l'Université nationale d'Odessa où j'ai étudié. Ma mère a vu cette photo et a dit « Quelle photo ! Il y a de la vie, des personnes bien vivantes et du bonheur derrière ces fenêtres... Aujourd'hui, tous les grands

bâtiments sont soit brûlés soit détruits. »



STIMULTANIA STRASBOURG

Pôle de photographie

33 rue Kageneck
67000 Strasbourg
03 88 23 63 11

Entrée libre
Du mercredi au samedi
14-18 h 30

stimultania.org



Exposition réalisée dans le cadre du programme de soutien à l'Ukraine piloté par le réseau Diagonal avec le soutien du ministère de la Culture et de l'Institut français.

Avec le soutien de la DRAC Grand Est, la Région Grand Est, la Ville et Eurométropole de Strasbourg.

Avec le soutien de Odesa Photo Days.

En collaboration avec Le Carré d'Art, Centre culturel Pôle Sud (Chartres-de-Bretagne) et le Centre Claude Cahun (Nantes).

Exposition présentée à Stimultania, Strasbourg, du 13 mai au 17 septembre 2022, au Carré d'Art, Centre culturel Pôle Sud, Chartres-de-Bretagne, du 20 janvier au 4 mars 2023, et au Centre Claude Cahun, Nantes, de mai à juin 2023.

